Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1931)

Heft: 81

Artikel: Études Critiques : la philosophie de M. André Lalande : évolution et involution

Autor: La Harpe, Jean de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380207

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉTUDES CRITIQUES

LA PHILOSOPHIE DE M. ANDRÉ LALANDE

ÉVOLUTION ET INVOLUTION

André LALANDE, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2 vol. in-8, Alcan, Paris, 1926.— *Lectures sur la philosophie des sciences*, 1 vol. in-12, Hachette, Paris, 1929 (10e éd. revue et corrigée). — *Les théories de l'induction et de l'expérimentation*, 1 vol. in-8, Boivin, Paris, 1929. — *La dissolution opposée à l'évolution*, 1 vol. in-8, Alcan, Paris 1899 ; réédité sous un nouveau titre : *Les illusions évolutionnistes*, 1 vol. in-8, Alcan, Paris 1930 (édition revue et sensiblement abrégée). — *Raison constituante et raison constituée*, in Revue des cours et conférences, avril 1925. — *Lettre à M. Brunschvicg*, in Bulletin de la société française de philosophie, séance du 24 février 1921 (p. 63 à 67).

A cette liste d'ouvrages il conviendrait d'ajouter, pour être complet, plusieurs articles parus soit dans la *Revue philosophique*, soit dans la *Revue de métaphysique et de morale* dès 1890 (1), un *Précis raisonné de morale pratique* (chez Alcan, lequel vient d'être réédité), une thèse sur Bacon, un cours public fait au Caire de 1927 à 1928, sur *La psychologie des jugements de valeur*, paru dans les Travaux de l'Université égyptienne en 1929. On en trouvera la liste complète dans la préface des *Illusions évolutionnistes* (p. VII et VIII).

Nous nous sommes contenté de prélever sur les nombreux écrits du professeur de logique et de méthodologie à la Sorbonne ceux qui nous paraissent les plus caractéristiques de ses tendances philosophiques et particulièrement intéressants pour les lecteurs de cette Revue.

(1) Nous avons eu l'honneur de publier une étude de M. Lalande intitulée : *Qu'est-ce que la vérité ?* no 62, janvier-mars 1927. *(Réd.)*

Nous ne saurions trop recommander aux lecteurs d'œuvres philosophiques l'excellent *Vocabulaire* de M. Lalande ; il est très supérieur aux ouvrages similaires et notamment au vocabulaire philosophique de M. Goblot. L'un des inconvénients les plus graves de la philosophie est le manque de précision de son langage. Il est sans doute des mots dont le sens varie avec les diverses philosophies, dans la mesure où celles-ci veulent donner à des termes comme raison, réalité, expérience, vérité etc... un contenu de plus en plus riche et cohérent ; mais il en est d'autres, ce sont les plus nombreux, qui ne manquent de précision qu'à défaut de définitions décisoires suffisamment étudiées ou par la faute pure et simple de leurs auteurs. Les philosophes et certains lecteurs ont volontiers la tendance à considérer sinon le galimatias, du moins la confusion verbale comme un signe de profondeur de pensée ; en Suisse romande, le goût et le sens de la précision, de la rigueur verbales ne sont pas des vertus ataviques. Cela ne signifie pas, inversement, que toute clarté verbale implique profondeur de pensée : il y a des clartés superficielles ; mais un esprit exercé a vite fait de démasquer le clinquant vide sous les dehors d'un langage satisfaisant.

M. Lalande, dans son *Vocabulaire philosophique*, distingue avec soin les diverses acceptions dans lesquelles les mots sont employés ; il cite des textes à l'appui de ses thèses. En outre, l'exposé analytique des divers sens est complété par un commentaire critique où M. Lalande précise l'état sémantique et contemporain des mots les plus importants. Cette étude est souvent complétée par des remarques critiques dues à divers philosophes contemporains, en général à des membres de la Société française de philosophie. Ce vocabulaire philosophique est une œuvre de patiente érudition en même temps qu'un effort vraiment large et philosophique, où l'on fait avec soin la part de l'essentiel et de l'accessoire.

Cet immense labeur sera utile au premier chef ; il contribuera à fixer la langue philosophique, dans les pays de langue française du moins, et à dégager la langue philosophique à la fois d'une certaine pédanterie qui forge sans retenue d'obscurs néologismes et de la tendance inverse à confondre la langue technique avec celle plus séduisante mais aussi plus dangereuse des écrivains proprement dits.

A cet égard, la langue même de M. Lalande est typique d'un bon langage philosophique ; le style est clair, précis ; la phrase se calque sur le mouvement de la pensée et n'essaie pas de le rehausser par

des procédés douteux ; elle est simple et fuit les effets faciles, tentation à laquelle le talent de M. Bergson a parfois succombé. Je cite quelques phrases au hasard : « Plus notre conscience s'élargit et communique avec les autres consciences, plus nous embrassons de choses par la pensée, plus aussi nous nous replaçons au-dessus du monde qui nous entoure, nous adaptant le particulier au lieu de nous adapter à lui, et dissolvant le lien par lequel ce qui nous est étranger entraîne notre destinée » (*Illusions évol.*, p. 427). « Ce qui est tenu pour vrai, ce n'est donc pas une généralisation postérieure à l'expérience des choses singulières, mais ce qui reste, après critique, du caractère de généralité qu'enveloppe la perception, et à travers lequel nous saisissons comme significatifs les changements élémentaires de nos états de conscience. » (*Théories de l'induction*, p. 254.) La phrase comme les mots sont précis : au lecteur habitué à la pensée philosophique rien n'y paraît obscur et rien surtout ne dénote cette fluidité verbale qui séduit au premier abord, comme chez M. Le Roy, mais finit par détourner l'intérêt de la pensée proprement dite pour le reporter sur l'artifice verbal, lorsqu'elle ne devient pas lassante.

Dans certaines parties des *Illusions évolutionnistes* notamment, M. Lalande, lorsqu'il défend des thèses qui lui semblent essentielles, touche parfois à cette éloquence dépouillée et concentrée, pénétrée d'ascétisme intellectuel et pourtant fervente, qui touche la conscience en même temps que l'intelligence. Qu'on me pardonne une nouvelle citation : « Bien des écrivains modernes qui font sonner haut leur athéisme et leur matérialisme ont fait plus, sans le savoir, pour l'affranchissement de cette partie divine qui se trouve dans l'âme humaine que n'a fait le spiritualiste Victor Cousin... Chez eux, la révolte contre la tradition spiritualiste et contre la religion part de l'indignation mêlée de crainte qui soulevait déjà Lucrèce contre les dieux. Il est aisé d'être juste pour ces grandes doctrines quand on a vécu dans un milieu intelligent et libéral, quand on n'a pas souffert des *crimes commis en leur nom* [1], des abus par lesquels leurs défenseurs ont souvent tourmenté les hommes qui portaient véritablement en eux l'amour et l'espoir d'un salut pour l'humanité... Il faut avoir senti soi-même le poids de certains préjugés et le mal qu'ils peuvent faire quand l'esprit ne les anime plus intérieurement, pour apprécier le service que rendent aux hommes ceux qui soutiennent

(1) Souligné par l'auteur.

même une erreur avec la passion de la vérité » (*Illusions évol.*, p. 449).

Que voilà des choses dites avec la force que donnent l'exactitude et la simplicité ! Nous renvoyons le lecteur à l'incisif portrait que M. Lalande trace de ceux qu'il nomme « les ennemis nés de la vie supérieure » (*Illusions évol.*, p. 222 à 224).

* * *

M. Lalande enseigne en Sorbonne la logique et la méthodologie scientifique ; il est, pour dire les choses plus simplement, professeur de philosophie des sciences, ce qui suppose non seulement qu'on soit philosophe mais qu'on soit personnellement versé dans les sciences.

Nous recommandons très vivement à ceux qui ont à enseigner la philosophie des sciences ses *Lectures sur la philosophie des sciences*, qui en sont à leur dixième édition. C'est un ouvrage qu'on a le plus grand profit à mettre entre les mains des débutants et à commenter avec eux, expérience que j'ai pu faire personnellement. Ceux mêmes qui ne sont point des néophytes auront intérêt à le méditer, car ces lectures se distinguent très avantageusement d'ouvrages similaires à l'usage des candidats aux examens de philosophie, qui trop souvent ont un caractère artificiel et truqué qui fausse les perspectives de la méthodologie scientifique et crée dans les esprits une certaine image conventionnelle et par trop facile de la science, ce que M. Lalande évite avec soin. Dans le dernier chapitre notamment sur « les sciences et la Raison », l'auteur esquisse en touches rapides les thèses maîtresses de son rationalisme.

Les théories de l'induction et de l'expérimentation sont la rédaction d'un cours fait en Sorbonne en 1921-1922, complété par un appendice résumant et appréciant certains travaux importants et postérieurs sur la même question, publiés par MM. Nicod, Dorolle et Bachelard. C'est actuellement, en français sans aucun doute, l'étude la plus complète et la plus solide sur le problème si difficile et complexe de l'induction : elle se rattache de manière implicite aux vues probabilistes célèbres qu'Augustin Cournot développait sur le même sujet et laisse loin derrière elle le volume classique, mais décidément périmé, de Lachelier sur *Le fondement de l'induction* ; elle n'est comparable qu'aux travaux des grands logiciens anglais, Wheewell et J.-M. Keynes.

M. Lalande dégage les origines de la méthode expérimentale et

étudie les divers procédés logiques que requiert la méthode inductive, tels qu'ils ont été progressivement mis en lumière par les travaux épistémologiques de savants ou de philosophes : induction de Bacon, règles posées par Newton depuis les « regulæ philosophandi » aux travaux de Reid, Ampère, Comte et Duhem, la notion d'hypothèse et sa tradition de Huyghens à Wheewell etc... Nous insistons sur le chapitre pénétrant consacré au causalisme de Stuart Mill (théorie qui passe encore pour conforme dans plusieurs manuels « orthodoxes » de logique !), où M. Lalande dénonce avec vigueur les erreurs qui vicient la théorie du grand logicien ; dans un autre chapitre, il montre les points sur lesquels les travaux de Claude Bernard, Mach, Henri Poincaré etc... ont « précisé ou approfondi l'idée de la méthode expérimentale ».

Après avoir analysé les « opérations logiques réellement effectuées par la méthode expérimentale », M. Lalande se pose une double question, celle de leurs « principes » et celle de leurs « fondements », qui ont été constamment confondues à tort en une seule. La question des principes de l'induction relève des postulats auxquels on peut ramener, réduire les procédés logiques effectivement employés par le savant ; c'est un problème d'axiomatique inductive, lequel commence tout juste à se poser en termes assez précis pour laisser espérer une réponse positive ; disons seulement qu'il se pose en termes de probabilité, de manière de plus en plus nette. M. Lalande en distingue trois : le principe de déductibilité, celui des probabilités complémentaires, celui d'universalisation ; ces principes ne s'imposent point par eux-mêmes mais se dégagent des cas d'espèce.

Le problème du fondement de l'induction est tout différent : « Quelle est la source de notre confiance, et comment la rétablir si le scepticisme vient à l'ébranler ? Telle est la question du fondement, c'est-à-dire du bien-fondé de l'induction » (*Théories de l'ind.*, p. 250). Ce dernier problème est sans doute le plus difficile à bien poser ; on admirera la netteté des vues et surtout ce « bon-sens philosophique » inspirant à M. Lalande cette maxime de santé rationnelle qui est aux antipodes aussi bien du scepticisme que du dogmatisme : « Il n'y a point d'autre méthode de certitude que de soumettre toutes nos pensées à un arrêt provisoire, et de laisser passer ensuite, une à une, celles où nous n'apercevons aucune raison spéciale de les tenir pour suspectes » (*ibid.*, p. 255). Cette méthode présente des dangers psychologiques, car elle peut conduire à la dissolution de toute pensée ;

« on oublie », écrit-il, « qu'il s'agit de supprimer ce qu'il y a des raisons de ne pas croire, et l'on cherche des raisons extrinsèques en faveur même de ce qui n'est ni contesté ni douteux. On a un bel exemple de cet entraînement dans la phrase célèbre et si profondément fausse de Pascal sur la véritable méthode... qui consisterait à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions » (*ibidem*).

C'est notamment à des vues de ce genre qu'on peut rattacher la magistrale théorie de M. Lalande sur *La Raison constituante et la Raison constituée*, théorie qui distingue entre l'effort constituant et assimilateur de la Raison, irréductible en formules, effort défini par sa vection, son orientation vers une assimilation croissante des choses aux esprits et des esprits entre eux ; et entre les résultats moyens obtenus par les meilleurs esprits d'une époque, résultats consignés dans des formules qui tendent à se populariser et à devenir le credo plus ou moins nettement conscient des esprits d'un temps. Ainsi M. Lalande distingue dans le rationnel le droit du fait, la vection de la formule, autrement dit la pensée vivante, active et effective en marche vers la conceptualisation du donné, et la pensée traduite en formules susceptibles de se communiquer d'une intelligence à l'autre. L'absolu n'est que dans l'orientation, c'est-à-dire dans la Raison constituante alors que la Raison constituée est par définition relative. L'auteur de ces lignes a fait sienne cette théorie et ne s'en cache point. Du reste jusqu'à ce jour M. Lalande s'est contenté d'une esquisse ; nous souhaitons qu'un jour vienne où ce grand maître, trop modeste, se résigne à une publication plus étendue et nous donne en outre un bon traité de logique (faisant sa part à la logistique et ne perdant pas trop de temps aux vaines subtilités syllogistiques, comme M. Goblot !) qui n'existe plus en français depuis les grands travaux des Peano, Russell, Hilbert etc...

*
* *

Mais M. Lalande n'est pas qu'un épistémologue et un logicien réputé, il est au meilleur sens du mot le philosophe auquel « rien d'humain n'est étranger ». Pénétré de l'importance des valeurs morales, protestant d'éducation mais protestant dénué d'esprit sectaire, M. Lalande est peut-être des penseurs français contemporains celui qui a dégagé avec le plus de profondeur les principes véritablement essentiels de la tradition chrétienne, sans pour cela faire de

concessions à une mythologie qui souvent dépare, aux yeux du philosophe du moins, certaines assertions cardinales.

Dans sa grande thèse de doctorat, *La dissolution opposée à l'évolution*, il a développé, dès 1899, les idées que nous résumerons ; mais trente ans ont passé, des modifications et des allègements s'imposaient. De plus le mot même de « dissolution » a un sens péjoratif trop bien installé pour qu'on puisse lui attribuer un sens différent sans entraîner des confusions presque fatales. Aussi, en 1930, ce premier ouvrage a été remis au point, abrégé et publié sous un titre nouveau : *Les illusions évolutionnistes*.

Vers la fin du siècle, la théorie transformiste de l'évolution généralisée par Herbert Spencer des idées analogues répandues par Renan, exerçait un véritable empire sur les esprits. Suivant l'auteur des *Premiers principes*, l'évolution va de l'homogène à l'hétérogène, de l'uniforme au différencié ; la notion de « vie » prend dans cette perspective nouvelle un sens absolu : chaque cellule tend à se multiplier indéfiniment et à conquérir l'univers. L'évolutionnisme a pour corollaire une morale individualiste et impérialiste ; c'est en quelque sorte une justification philosophique de l'impérialisme des Etats modernes, de la concurrence vitale, de l'égoïsme et de l'orgueil humains. C'est précisément contre cette *Weltanschauung* que M. Lalande a fait porter l'effort d'une intelligence pénétrante et d'un sens moral robuste. Il s'agit de montrer combien ce système « diffère de la savante et méthodique hypothèse de Darwin, avec laquelle on le confond trop souvent... Il a servi de base au culte de la guerre absolue, suprême moyen de sélection entre les peuples... Dans un autre domaine, cette interprétation pseudo-scientifique des idées darwiniennes a beaucoup contribué à répandre le dogme marxiste de la lutte des classes... On voit des écrivains à demi-philosophes faire appel à l'individualisme évolutionniste comme à une loi sacrée de la nature. Il serait à souhaiter qu'un effort énergique fût fait par tous ceux qui pensent, pour débarrasser à fond la conscience commune de ces banalités faussement scientifiques, et pour montrer que ni l'égoïsme individuel, ni l'esprit de race, de caste ou de classe, ni les ententes pour l'exploitation du client, ni l'impérialisme politique, n'ont aucun droit à se justifier au nom des lois générales du progrès humain. » (*Lectures sur la phil. des sciences*, p. 333 s.) M. Lalande s'attaque à la doctrine du « struggle for life », à la religion de la force

qui sévit notamment aussi bien chez les nietzschéens que chez les maurrasiens.

Seulement les conseils de morale, tout nécessaires qu'ils soient, ne sont point suffisants ; il convient de montrer non seulement que la théorie en question a des conséquences néfastes, mais qu'elle est rationnellement fausse : tout le problème est là, et certes le problème est singulièrement complexe et difficile.

M. Lalande oppose à l'évolution qui va de l'homogène à l'hétérogène le mouvement inverse ou *involution* qui va de l'hétérogène à l'homogène, des êtres différenciés aux êtres assimilés. « Nous entendrons par ce mot la transformation du divers au même, la marche à une ressemblance plus grande, qui s'accompagne dans un grand nombre de cas, les plus intéressants peut-être, d'un affranchissement à l'égard de l'unité organique, d'un assouplissement ou même d'une destruction des systèmes fortement intégrés où les éléments sont déterminés par l'ensemble, qu'ils le veuillent ou non, à remplir une fonction et une seule. » (*Les illusions évol.*, p. 21)

Mais M. Lalande n'est point un fanatique ; il fait à la doctrine de l'évolution, dont les grandes lignes sont aujourd'hui incontestables dans le domaine biologique de la genèse des êtres vivants, la place qu'elle mérite ; il serait du reste ridicule de nier certaines réalités, même sous prétexte de sauver la morale ; en dernière analyse, cela équivaudrait à ces « mensonges pieux » qui, sous prétexte de sauver le présent, préparent une aggravation du mal pour l'avenir.

Dans une première partie, M. Lalande étudie la part qui revient à l'évolution et à l'involution dans les phénomènes physiques ou biologiques ; dans ceux-ci, le principe de Carnot et la loi d'entropie jouent le rôle décisif. En biologie, l'évolution qui amène les êtres à leur état de variétés spécifiques et individuelles est aussitôt compensée par l'involution.

Dans une seconde partie, il analyse le caractère involutif de l'activité spirituelle : en philosophie, en morale et en art ; dans une troisième, l'auteur pose le problème des transformations sociales et montre dans tous ces domaines le progrès constant, et presque invincible, de la tendance à l'assimilation et à l'uniformité.

La cinquième partie tire les conséquences et montre qu'en fait le dualisme est une réalité fondamentale ; c'est dans cette partie qu'on trouvera le plus nettement condensées les idées maîtresses de M. Lalande, ce qu'on pourrait nommer ses postulats philosophiques. Dans

la sixième partie, on tire les conséquences de droit relatives aux « théories de la vie pour la vie » et à la doctrine des valeurs.

Dans l'ensemble l'œuvre est de grande portée : elle met en lumière nettement, et de manière qui nous semble irréfutable, les erreurs de la doctrine spencerienne de l'évolution. On a justement remarqué que *L'évolution créatrice* de M. Bergson en était une réfutation qui eut plus d'influence directe que celle de M. Lalande. N'oublions pas cependant que les perspectives de MM. Bergson et Lalande diffèrent « radicalement » ; osons lâcher le mot ! Il reste beaucoup d'individualisme au sens spencerien chez M. Bergson, alors que M. Lalande en prend le contre-pied. S'il est une comparaison qui s'impose, c'est plutôt avec Aug. Cournot ; les deux penseurs suivent presque la même ligne. Pour tous les deux le vitalisme n'est qu'une étape ; c'est finalement l'idée d'uniformité, déjà stipulée par les postulats de la mécanique, qui finalement l'emportera. *Le rationnel et le vital sont antithétiques*, alors même que celui-ci soutient celui-là. Les analogies entre la pensée de Cournot et de M. Lalande sont de l'espèce des analogies profondes qui subsistent dans des perspectives très différentes par ailleurs. Même famille d'esprit, même scrupule, même profondeur, même répugnance pour les succès faciles et l'appel à la multitude.

Mais cette attitude comporte sa « zone d'ombre » : l'œuvre de M. Lalande ne l'a point éclairée de manière aussi décisive qu'ailleurs. Voici l'objection sous sa forme la plus brutale, et sans souci des nuances. Il n'y a que les « vivants » qui soient aptes à penser : autrement dit, la vie est la condition de la pensée, a fortiori de la Raison ; on ne conçoit point une pensée « des morts », en tant que morts en tout cas, à moins de tomber dans les superstitions magiques des primitifs. On constate d'autre part une contradiction entre vie et pensée : la réflexion dissout « l'élan vital » ; ceux-là seuls qui font de la pensée leur exercice habituel, qui ne l'étouffent point aux heures tragiques sous certaines concessions à des superstitions même consolantes, qui n'ont qu'une passion : celle du vrai... savent qu'elle engendre un certain pessimisme tranquille, parfois une sérénité qui ne ressemble en rien à l'optimisme bruyant d'un sportsman ou à la candeur bienfaisante des gens qui n'ont jamais connu d'autre tradition que celle de leur enfance, pas même à la foi joyeuse de celui qui se réfère uniquement aux « intuitions du cœur ».

Il est certain qu'une constante pensée de la mort ne dispose pas à

la « lutte pour la vie », pas plus que les grands carnages des boucheries militaires à « la gloire des armes » !

Mais alors ne conviendrait-il pas de poser le problème en d'autres termes : d'« assimiler » la pensée à la vie, tout en introduisant à l'intérieur de cette assimilation une opposition entre la vie « darwinienne » et la pensée égocentrique d'une part et la vie supérieure et la pensée rationnelle d'autre part ? Car, même la sereine Raison ne saurait se passer de vie. N'est-ce point finalement l'implication profonde de la Raison constituante : *être une Raison qui vit ?* Car finalement, la pensée même implique une part de mystère dans sa propre connaissance d'elle-même, la part de mystère qui enveloppe tout ce qui touche à la vie par quelque bout.

J. DE LA HARPE.